

# ROSA LUXEMBOURG

« ...À la lecture de ses œuvres, on sent le souffle puissant du génie, la pulsation créatrice, l'élan fécond de Marx même... »

Voici huit ans que Rosa Luxembour est morte, assassinée par des brutes de la contre-révolution triomphante, sous un gouvernement composé exclusivement de « socialistes ». Des leaders social-démocrates avaient donné l'ordre ignoble, leur organe, le « Vorwaerts » avait excité au meurtre les vainqueurs monarchistes de la rue et agi de son mieux pour couvrir le crime et pour soustraire les assassins à la « justice ».

Mais l'esprit de Rosa Luxembour reste vivant : À la lecture de ses œuvres, on sent le souffle puissant du génie, la pulsation créatrice, l'élan fécond de Marx même, contrastant singulièrement avec les écrits mornes et morts des épigones vulgarisateurs. La vie jaillit à flots de chacune de ses lignes, contraignant amis et adversaires à la plus profonde admiration, et ceux même qui ressentaient douloureusement les coups de sa cinglante critique n'ont pu s'empêcher de reconnaître la maîtrise avec laquelle elle maniait l'arme de la dialectique, et l'entrain concluant de son argumentation.

Les ouvrages de Rosa Luxembour n'appartiennent pas au passé. Tandis que la plupart des écrits de ses contemporains, à l'exception de ceux de Lénine, se lisent aujourd'hui comme des documents historiques, qui nous renseignent sur le passé et dont il nous est aujourd'hui permis tout au plus de savourer le style et de tirer des leçons — bien rares — pour nos luttes présentes, l'œuvre de Rosa Luxembour est maintenant plus vivante et plus actuelle que jamais. Tout comme les ouvrages de Marx et d'Engels, ceux de Rosa constituent un précieux trésor, une source inépuisable d'enseignements pour nos combats actuels, fécondant notre travail et nous servant de guide au travers des problèmes complexes, dans les grandes luttes de nos jours.

## La crise de l'économie européenne

Un des problèmes les plus graves de notre époque est posé par la crise économique qui secoue le capitalisme européen. Tour à tour, les principaux pays capitalistes de notre continent se trouvent en butte à des convulsions économiques sans précédentes. Le chômage s'est installé en permanence, et s'il s'atténue dans un pays, ce n'est que pour s'éten-

dre et s'accroître dans un autre. La crise, le chômage, l'utilisation incomplète de l'appareil de la production sont devenus des phénomènes chroniques, contre lesquels le capitalisme européen mène une lutte aussi désespérée que vaine. Rosa Luxembour avait prévu et prédit cette situation dès 1897, dans sa fameuse polémique contre Bernstein, qui, le premier, fonda les conceptions de l'opportunisme en un système, et critiqua ouvertement la théorie et la pratique marxistes.

Bernstein avait cru reconnaître, à cette époque, une atténuation des contradictions inhérentes au système capitaliste, notamment en ce qui concerne les crises, qui s'abattaient autrefois tous les dix ans sur la société et qui semblèrent plus tard étendre leur cycle et perdre de leur acuité. Rosa Luxembour lui répondit que cette période d'atténuation des crises n'était qu'une phase transitoire entre deux époques distinctes de l'évolution capitaliste : « l'époque ascendante » de l'élargissement convulsif des débouchés, de l'extension de la production capitaliste à la terre entière, de la création du marché mondial, où les crises accompagnent les étapes de cette extension; « et l'époque du déclin capitaliste », où le marché mondial est établi et ne peut plus être élargi considérablement. « Mais, dès que le marché mondial sera constitué et qu'il ne pourra plus être étendu par des élargissements soudains, alors que la productivité du travail augmentera sans cesse, dit Rosa, la contradiction périodique entre les forces productives et les entraves de l'échange sera portée à son point culminant par sa propre production ». On peut parfaitement appliquer ce raisonnement de Rosa à la situation actuelle du capitalisme européen où nous voyons la « rationalisation » développer les forces productives au plus haut point. Mais, comme le marché mondial est bien établi, ce n'est pas l'Europe qui bénéficie des nouveaux débouchés qui restent à conquérir (Chine, Amérique du Sud). Le capitalisme européen est arrivé à sa période de déclin : il ne peut plus élargir le marché dans la mesure où il développe les forces productives; après la période de transition caractérisée par Rosa Luxembour, en 1897, il est entré dans l'époque des crises de vieillesse.

« Dès que le développement de l'industrie atteint

son point culminant, écrit-elle un peu plus loin, et que le capital entre, sur le marché mondial, dans sa période de déclin, la lutte syndicale devient doublement difficile : d'abord, les conjonctures objectives du marché empirent pour la main-d'œuvre, la demande s'accroissant plus lentement et l'offre augmentant plus vite — ensuite, le capital tâche de plus en plus obstinément de compenser ses pertes sur le marché mondial par la diminution de la part des ouvriers au produit. Or, la réduction du salaire est un des moyens les plus importants pour arrêter la baisse du taux de profit... L'Angleterre nous offre déjà une preuve que cette seconde phase est commencée. »

Il faut toujours se rappeler que ceci fut écrit en 1897, il y a près de trente ans, lorsque les premiers symptômes d'une évolution qui a conduit à la grève générale et à la lutte des mineurs de 1926, étaient à peine perceptibles. La situation actuelle du capitalisme européen est, en effet, caractérisée par l'offensive acharnée contre la classe ouvrière, la lutte désespérée de la bourgeoisie contre la baisse, qui se transformant en chute effrénée du taux de profit, prive de débouchés un capitalisme qui étouffe. Les luttes syndicales deviennent, en effet, de plus en plus difficiles. De plus en plus, comme lors de la grève générale anglaise, il devient évident que l'action syndicale, purement économique, est, à elle seule, insuffisante pour gagner une grande bataille.

## L'Amérique « anti-marxiste »

Depuis quelque temps, les chefs réformistes d'Europe tentent de gagner les prolétaires à un nouvel évangile. Alors que les ouvriers envoient des délégations en U. R. S. S., leurs leaders font le pèlerinage des Etats-Unis d'Amérique pour s'y inspirer d'une conception totalement « nouvelle » des rapports sociaux. À les en croire, l'évolution récente de la vie économique du Nouveau Monde démolit de fond en comble tout l'édifice du marxisme.

Marx a démontré que le capital se concentre et se centralise, qu'en face d'un petit nombre de capitalistes se dressera une armée de plus en plus gigantesque de prolétaires; or, l'Amérique semble indiquer le contraire; le nombre de capitalistes y augmente, les Sociétés par actions, de plus en plus nombreuses, permettant à un nombre grandissant de personnes et même à des ouvriers d'acquiescer des actions pour des sommes modestes, et de devenir capitalistes. Marx a parlé de la paupérisation de la classe ouvrière, de la tendance du capital à réduire les salaires au strict minimum d'existence de l'ouvrier, de ne laisser au prolétariat que ce qui lui est indispensable pour entretenir une vie animale; or, l'Amérique est le pays des hauts salaires, de l'aisance des travailleurs, de la participation des salariés aux profits de l'entreprise.

Marx a préconisé la lutte de classes et la suppression du salariat pour l'émancipation de la classe ouvrière; or, en Amérique, les salariés ont conquis leur position avantageuse, non point par la lutte de classes, mais par la collaboration avec le patronat, non point par la suppression du salariat, mais par le « perfectionnement » de l'ordre existant. Marx a dit que les crises sont inévitables en régime capitaliste; or, en Amérique, les hauts salaires créent un vaste marché et assurent ainsi à merveille la continuité de la production.

Que voilà des perspectives séduisantes ! L'Amérique donne le coup de grâce au marxisme ! Et aussitôt les Christophe Colomb du XX<sup>e</sup> siècle, fiers d'une telle découverte, de vanter leurs recettes de sauvetage et d'harmonie sociale et de proposer de guérir l'Europe agonisante par les méthodes américaines. Tout cela est, en effet, fort réjouissant. Qui ne serait heureux d'apprendre que tous les maux et toutes les tares de notre société peuvent être guéris sans lutte, à l'amiable, grâce aux éblouissantes découvertes de la science économique d'outre-Océan ? Mais examinées de plus près, ces panacées américaines s'avèrent très vieilles, très pauvres, très usées, produites par l'économie vulgaire la plus basse, cent fois réfutées par Marx lui-même. Le fait qu'on les a exhumées de la tombe après une assez longue période, ne les rend guère plus attrayantes et prouve uniquement à quel point nos pauvres apôtres du nouvel évangile manquent d'imagination.

Dans sa polémique contre Bernstein, Rosa Luxembour réfuta tous les arguments qu'on présente aujourd'hui.

« Cette erreur s'explique du fait « que Bernstein entend par « capitaliste » une catégorie non de la production, mais du droit de propriété, non pas une unité économique, mais une unité de politique fiscale, et parce qu'il entend par « capital » non pas une entité productive, mais de la fortune tout court. C'est pourquoi, le trust anglais du coton ne représente pas à ses yeux la synthèse de 12.300 personnes en une entité, mais 12.300 capitalistes isolés, de même que l'ingénieur Durand, dont la femme a reçu en dot du rentier Dupont « un certain nombre d'actions », lui apparaît comme capitaliste; c'est pourquoi tout le monde est « capitaliste » à ses yeux... Transportant la catégorie du « capitaliste » du domaine de la production dans celui de la propriété..., il transporte aussi la question du socialisme du domaine de la production dans celui des fortunes, substituant ainsi au rapport entre le « capital et le travail » le rapport entre riches et pauvres. »

L'aisance, le bien-être et l'idéologie bourgeoise de certaines couches ouvrières, qui constituent à présent un trait saillant de l'évolution américaine, ne sont pas non plus des phénomènes nouveaux dans